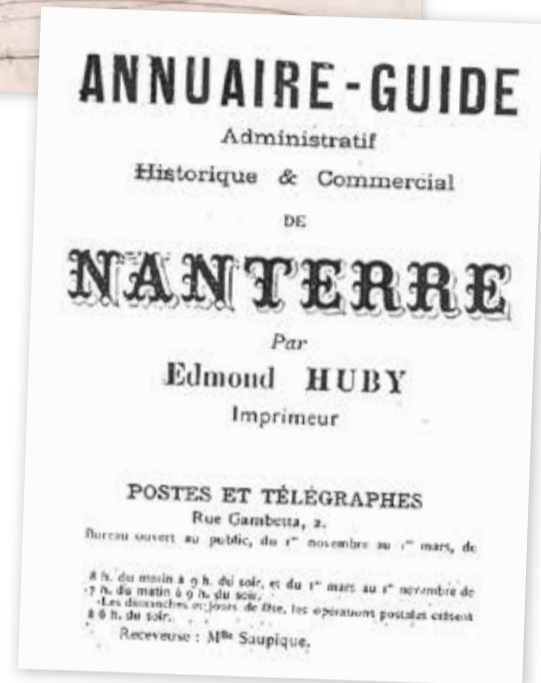


Une lettre envoyée le 19 mars 1871 et portant le numéro du bureau de poste de Nanterre, selon la nomenclature nationale.



C'est dans le premier immeuble à droite sur la carte postale, au 2, rue Gambetta, que travaillait Adèle Saupique.



Une annonce parue dans le « guide Huby » en 1894.

Trente-trois ans à se lever de bonne heure

De 1861 à 1894, Adèle Saupique a exercé la fonction de receveuse du bureau de poste de Nanterre, jusqu'à en devenir la doyenne française. Découvrons cette femme et son quotidien professionnel marqué par deux épisodes de l'histoire.

● Par Jean Grillot de l'Amicale philatélique et de la Société d'histoire de Nanterre

Adèle Saupique est née en 1823. Fille de Théodore-Auguste Saupique, marchand de bois, né en 1797 à Saint-Omer et de Madeleine-Élisabeth Saupique, née en 1800 à Saint-Dizier, elle est nommée receveuse du bureau de poste de Nanterre en 1861. Physiquement, on la décrit comme petite, plutôt maigre, le regard vif et pénétrant. Sa parole est brève, son allure distinguée.

De longues journées

À partir de 1870, Adèle habite au numéro 2 de la rue Royale, qui deviendra la rue Gambetta en 1884. À l'angle du boulevard du Sud-Est, dans une maison d'apparence modeste, se tient le bureau de poste. Au-dessus de la porte, sur une lanterne rectangulaire à vitres bleues, on lit ces mots : Postes et Télégraphes. Adèle est aidée par deux employées pendant ses longues journées de travail. Le bureau reste en effet ouvert durant treize heures en hiver et quatorze heures en été. Les dimanches et jours de fête, les opérations postales cessent à 18h ; 21h les autres jours. Levée de bonne heure pour réceptionner le courrier et faire partir les facteurs, Adèle doit encore, après la fermeture des guichets, tenir la comptabilité de la journée. Elle assure aussi le fonctionnement de la ligne de télégraphe installée depuis peu à Nanterre. En 1888, son salaire s'élève à 2 000 francs, après une promotion à l'ancienneté obtenue le 1^{er} mars. Son grade est celui de receveur de bureau simple de 2^e classe.

En 1891, le service du courrier entre Paris et sa banlieue est intense. Chaque jour, le bureau de Nanterre réceptionne cinq envois de correspondances en provenance de Paris. C'est le bureau de banlieue qui en reçoit le plus. Il y a donc cinq distributions de courriers à Nanterre. Dans l'autre sens, cinq envois

sont faits vers Paris, avec cinq distributions également. De sorte qu'il peut être répondu le jour même à une lettre postée suffisamment tôt dans la journée.

Le 1^{er} septembre 1894, lorsqu'elle prend sa retraite à 71 ans, Adèle est la doyenne des receveuses des postes françaises. Elle part avec une modeste pension mais ne quitte pas Nanterre. Avant de s'installer dans une maisonnette située 10, rue Rigault, en compagnie de sa nièce, Marie Fieulaine, Adèle se confie au journaliste venu l'interviewer : « *En trente-trois ans, j'ai pris 37 jours de congé, un mois pour aller au Mont-Dore et huit jours pour aller dans la Meuse. Je n'ai jamais rien demandé à personne, et ma seule crainte était d'être mise à la retraite. D'année en année, je m'attendais à être remplacée : après trente-trois ans de service, il faut bien faire la place aux jeunes. Mais c'est si pénible de quitter une maison où on a tant de souvenirs !* » Elle occupe le 10, rue Rigault jusque vers 1900 puis habite Paris, où elle décédera le 13 février 1906 à l'âge de 82 ans.

L'occupation prussienne

Adèle était présente au moment de l'occupation prussienne, en 1870. Elle a témoigné : « *Oui, j'ai vu les Prussiens. Je suis restée ici aussi longtemps que j'ai pu ; du jardin, je voyais passer au-dessus de ma tête les obus. Et plus d'une fois, je suis allée à Rueil pour affaires de service. Ici, tout le monde partait. Les francs-tireurs occupaient ma maisonnette, où était le bureau de poste, et buvaient même mon vin. Quand la ligne [de télégraphe, ndr] a été coupée, j'ai été rappelée à Paris, où j'aidais au service, et j'y suis restée six mois. Chaque jour, un facteur, muni d'un laissez-passer, allait chercher le courrier ; à son retour, on le fouillait rigoureusement, comme si on avait peur qu'il rapporte du pain*

sous sa blouse ! Après six mois, j'ai été invitée à revenir ici. Ah ! Si vous aviez vu Nanterre ! Quelle désolation ! Ma maisonnette était sacagée, une bibliothèque à laquelle je tenais était brisée, les livres déchirés couvraient tout le plancher. Dans quel état était la maison ! Des papiers partout, de vieilles marmites dans les cheminées, partout de la saleté, et le salon avait abrité six chevaux ! »

La Commune

En 1871, elle assiste à des scènes de la Commune : « *C'était terrible ! Nous avons vu ici Flourens quelques heures avant sa mort. Quand les communards sont arrivés, se dirigeant vers Chatou, nous avons été prévenus. Le bureau se trouvait alors dans la loge du concierge de la maison voisine, cette maison-ci étant inhabitable. On nous a dit de cacher tous les papiers. Le bureau fut fermé et je suis allée me réfugier chez une parente de ma nièce. Je venais d'y arriver quand les communards passèrent devant la maison, et c'est à ce moment-là qu'ils furent aperçus du mont Valérien. La canonnade commença alors avec violence : les obus éclataient un peu partout et les communards agenouillés tout autour de la maison tiraient aussi. C'était un bruit épouvantable. Nous n'avons pu demeurer dans les caves où nous nous étions réfugiés, et nous avons quitté la maison, mon frère portant sur les bras un bébé de 2 ans. "Quelle imprudence ! nous cria Flourens. Mais dépêchez-vous donc, on va vous prendre pour nous et vous tirer dessus." Nous sommes partis en courant ; devant moi, j'aperçus un boulet s'enfonçant dans une maison qu'il éventra. Quelques heures plus tard, Flourens était tué au pont de Chatou. Ces souvenirs sont bien tristes pour moi », conclut Adèle. À cette époque, elle a successivement perdu son père, Théodore-Auguste, et son frère Jules.*